

## L'ATTAQUE D'UN MAQUIS DE L'ARMÉE SECRÈTE DU TARN-ET-GARONNE au cours de son séjour dans le Tarn (21 mars 1944)

### PRESENTATION

Il avait pris le nom de *maquis d'Ornano* et il était sous le patronage de la 4<sup>e</sup> compagnie A.S. à laquelle ses effectifs devaient s'intégrer au moment du débarquement des Alliés.

Ses « planques » principales ont été de vieilles fermes de la forêt de la Garrigue, entre la route nationale 658 et la falaise qui domine la vallée de l'Aveyron d'une centaine de mètres au moment où elle s'élargit pour laisser place au village de Cazals, riverain immédiat, moins accessible cependant que le hameau de Couyrac. Non loin, également, le village de Penne dominé par les ruines grandioses de son château médiéval, dans le coin que le département du Tarn enfonce dans celui du Tarn-et-Garonne : d'où les noms de *maquis de Penne* ou *maquis de Cazals* donnés au maquis d'Ornano.

### ORIGINES

C'est au noyau de réfractaires campés au château de Beaudésert, au sommet de la terrasse de Corbarieu, que le maquis doit ses lointaines origines ; la date officielle de la fondation de ce premier maquis de l'A.S. en Tarn-et-Garonne est cependant le 23 août 1943 et son berceau, la ferme de Garran, près de Penne, en plein Causse. Cette gentilhommière du XVIII<sup>e</sup> siècle conserve encore fière allure ; mais,

ce qui la rendait précieuse en 1943, c'était sa situation au creux d'un vallon qui la rendait invisible de la route proche qui relie Penne, 200 mètres plus bas, à la route de Montricoux, sur la rive droite de l'Aveyron.

### HISTORIQUE

Le premier groupe, celui de Corbarieu, s'était choisi un jeune chef : *Tarzan*. Pour une cause inconnue, *Tarzan* partit en entraînant une dizaine de ses camarades. L'intérim fut alors assuré par le doyen d'âge, Roger Rigaud, *René*, dit aussi *Petit Père*, né le 27 avril 1914, à Montauban, mécanicien à la S.N.C.F. Roger Rigaud avait été armurier sur *Le Courbet* pendant cinq ans. Il était ensuite parti en Allemagne, au S.T.O., en 1943 ; mais il avait profité d'une permission pour ne pas achever son temps et il était entré au futur maquis d'Ornano fin août 1943. Il assura la direction du groupe naissant de la mi-septembre au 10 octobre suivant, date à laquelle il devint chef *adjoint* au nouveau chef du maquis, après l'alerte du 21 mars 1944. Pris par la Gestapo aux environs de Montaigne-Quercy, le 16 mai 1944, il fut torturé dans les locaux de ce terrible service de répression allemand, à Agen. Transféré à Toulouse, il fut emmené le 17 août, à la veille de la Libération, vers une destination inconnue, vraisemblablement dans

la forêt de Buzet-sur-Tarn (Haute-Garonne), où cinquante-quatre patriotes, prisonniers des nazis, furent fusillés, puis brûlés, afin de rendre toute identification des corps impossible...

Dès la fin octobre 1943, de Garran, le maquis est allé s'installer aux Albert, bergerie située à deux kilomètres environ de Garran. Le temps commençait à être « épouvantable » et le menu bien frugal pour des jeunes de 20 ans : « ... à midi (...) bouillon, oignons cuits et quelques châtaignes » note l'un d'eux dans son mémoire, et cela, avant d'aller prendre la garde « pendant plus de deux heures, sous une pluie terrible ! ». Au repas de ce soir-là, des carottes ! puis, un repos bien gagné à 19 h 30. La nuit fut aussi mauvaise que cette journée du 25 octobre 1943, car « on n'avait guère chaud sur la terre, avec des courants d'air ! ».

Trois jours plus tard, le groupe quitta les Albert trop visible de la route et s'installa à la Bourriette, plus au nord, dans un repli de terrain, au milieu d'un bosquet. Une bergerie avec deux citernes qui jouxtaient l'habitation principale : c'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage, fait de ruines envahies par la végétation. Vers l'embranchement de Caminade, la ferme la plus proche est la *Rebelle*, habitée, en 1944, par une famille de métayers ; sur la crête, à l'est, la ferme Régy où l'on accède par le *chemin des loups*. Comme cadre, aux alentours, le Causse avec ses pierres et ses essences provençales. En contre-bas, le village de Cazals, puis l'Aveyron et, de nouveau, une haute falaise trouée par le sentier qui conduit au Causse du Roig (ou Roy), vaste plateau calcaire dont le rebord dessine des formes curieuses, figées, dénudées, qui coiffent des pentes adoucies et verdoyantes de leur muraille grisâtre, lourde et sévère.

### VIE DU MAQUIS

Ce cadre sauvage va s'animer dès les premiers jours de l'arrivée du *maquis* à la Bourriette : patrouilles en corvées du bois, visites aux fermes voisines pour le ravitaillement, sentinelles montant la garde, groupes en instruction du maniement des armes...

Des fêtes comme le 11 novembre, le départ en permission, des visites inattendues ou l'arrivée de chefs régionaux sont les pointes saillantes de la vie du maquis ; ainsi, le 11 novembre est commémoré par la levée des couleurs, à 11 heures, au moment où, en temps de paix, sont tirés des coups de canon symboliques ; puis, par un repas qui comprend, pour chaque patrouille de sept hommes, le menu suivant :

*Soupe - escalope de veau panée - purée - côtelette de mouton - haricots - une épaule et gigot de mouton - crêpes avec marmelades de pommes - du vin à volonté et demi-quart d'eau-de-vie pour chacun.*

Après cette petite fête, la vie du maquis reprend, monotone, malgré la variété des tâches : on lit, on dort, on fait au bridge, on écoute la radio... Dès novembre, avec les Russes à Jitomir, on espère que la fin du combat approche... Les camions courriers n'apportent pas toujours la lettre ou le paquet attendus. La neige tombe (c'est encore le mois de novembre), en même temps que tout espoir d'un débarquement allié, avant l'hiver, s'évanouit...

Quelques jours plus tard, une alerte fait déménager en hâte le maquis : il est question d'une chasse aux réfractaires par les *forces de l'ordre* de Vichy. Heureusement, c'est une fausse nouvelle et, le 1<sup>er</sup> décembre, le maquis revient à la Bourriette.

C'est au début décembre, une huitaine de jours après la réinstallation, que le terrain *Volcan* est choisi comme terrain de parachutage *Homo, arma, dépôt*, c'est-à-dire pouvant recevoir des armes, mais aussi des hommes, ainsi que les containers qui ne pourront être largués sur les autres terrains du département. *Volcan* est tout près de la grotte du Capucin qui pourra servir, à l'occasion, de cache d'armes.

L'hiver est maintenant arrivé, coupé de belles journées comme le sud-ouest en connaît souvent en décembre et en janvier. C'est cependant la mauvaise saison où la nuit s'éternise et descend de bonne heure. La fin de l'année marque l'époque des permissions. Pour ceux qui sont déjà de retour au camp, le réveillon de la Saint-Sylvestre, bien que succulent en ces temps de restrictions : saucisses, poulets, huîtres, vins blanc et rouge, ne peut faire oublier la vie de famille retrouvée pour quelques jours seulement ; et la paille de la Bourriette supporte mal la comparaison avec le lit douillet de la *maison* que le permissionnaire vient de quitter... période de *cafard* au milieu de camarades sympathiques et pleins d'entrain.

Et le camp reprend sa vie monotone. Le ravitaillement reste insuffisant pour ces jeunes hommes et les nuits de garde longues pour ceux qui sont de service « comme à l'armée » ! Les événements internationaux sont toujours suivis avec attention et on attend toujours le débarquement à l'ouest...

Le 12 janvier, deux aviateurs américains sont de passage au maquis, en attendant de pouvoir franchir la frontière espagnole : Charles Bigler, dit *Charlie*, est pilote ; James Dryson, dit *Jimmy*, est mitrailleur d'une forteresse volante *Bœing*, abattue au-dessus du Bourget, le 10 août 1943.

Au cours de cette visite, *Jimmy*

descend le drapeau du camp et les hymnes nationaux se font entendre, ce jour-là, en français et en anglais, sur le Causse !

\* \* \*

En février, nouvelle alerte, cette fois, il est question d'une incursion armée de la milice, autre ennemi dangereux des maquis. Le groupe d'Ornano déménage sur le Roig, plateau situé sur la rive gauche de l'Aveyron, au-delà du village de Cazals. Après la rude montée de la *Combe-Longue*, la garrigue se retrouve avec ses pierrailles, ses genévriers, ses boqueteaux de chênes rabougris, les *garrics*... Perdue au milieu de cette nature sauvage, une grande bâtisse, depuis longtemps inhabitée, offrait un refuge sûr aux maquisards qui arrivèrent là-haut après une nuit de marche harassante, par un froid très vif. Si le lieu choisi était sûr, le ravitaillement était difficile.

Aussi, dès le 21 février, tout le maquis réintègre la ferme de la Bourriette en y ajoutant la ferme voisine de Lautanel où le chef *Jacques* établit son quartier général. Le lendemain, il neige ; puis le temps s'adoucit et fait croire à l'approche du printemps ; mais la neige tombe encore pendant les derniers jours du mois. Et, c'est à ce moment-là qu'a lieu la première attente d'un parachutage sur le terrain *Volcan*, attente vaine, car la nuit glacée s'achève sans qu'aucun avion ait paru. Mais, dès lors, la consigne est d'écouter les *messages personnels* lancés à la radio : « Elle pleurerait comme une fontaine » est destiné aux équipes de *Volcan*. Terrain de *repêchage*, *Volcan* pouvait également être intéressé par les messages adressés aux autres équipes des terrains homologués en Tarn-et-Garonne. Aussi, le 5 mars, un dimanche, tous les préparatifs sont faits dans

l'attente d'un avion anglais sur le terrain proche de Lautanel.\*

Dans la nuit, un *Halifax* dépose, enfin, sa précieuse cargaison : les jeunes gens de l'équipe réceptrice se couchent à 8 heures du matin, mais jamais le moral n'avait été aussi élevé ! Le 7 mars, nouveaux messages personnels : « *De Brigitte à Michel-Ange, six amis pleureront ce soir comme une fontaine...* ». Six hommes sont donc attendus dans la nuit. A 23 h 45, le ronronnement d'un avion se fait entendre et des containers sont largués avec des armes sur le terrain *Volcan* ; trois parachutistes, des Français, suivent bientôt après. Le deuxième *Halifax*, qui transportait les trois autres hommes, attaqué sur les côtes de la Manche, avait dû rebrousser chemin cette nuit-là. Les jours suivants, des messages entendus ne donnent que des veillées vaines. Nouvelle alerte, entre temps : une éventuelle attaque des G.M.R.<sup>1</sup> de Penne. Précautions heureusement inutiles, cette fois encore.

Enfin, le 20 mars, un lundi, à 13 h 30, un message annonce un double parachutage et l'arrivée d'un homme. Le soir, les officiers du C.O.P.A. - S.A.P.<sup>2</sup> arrivent au camp. L'équipe est prête au départ pour le terrain *Volcan*. L'un des requis raconte qu'il a dit « Adieu ! » à son plus cher camarade *Henri* en ajoutant prophétique : « ... en cas qu'on ne se revoie pas... » A 23 h 55 l'avion arriva et, après deux tours de piste, largua ses parachutes et son parachutiste, un Français, cette fois encore. A minuit, tout était

(\*) Terrain à 6 ou 7 km de la Bourriette, entre la grotte du Capucin et la Combe Sèche, près des Vinchets.

1. G.M.R. : Gardes Mobiles Républicains.

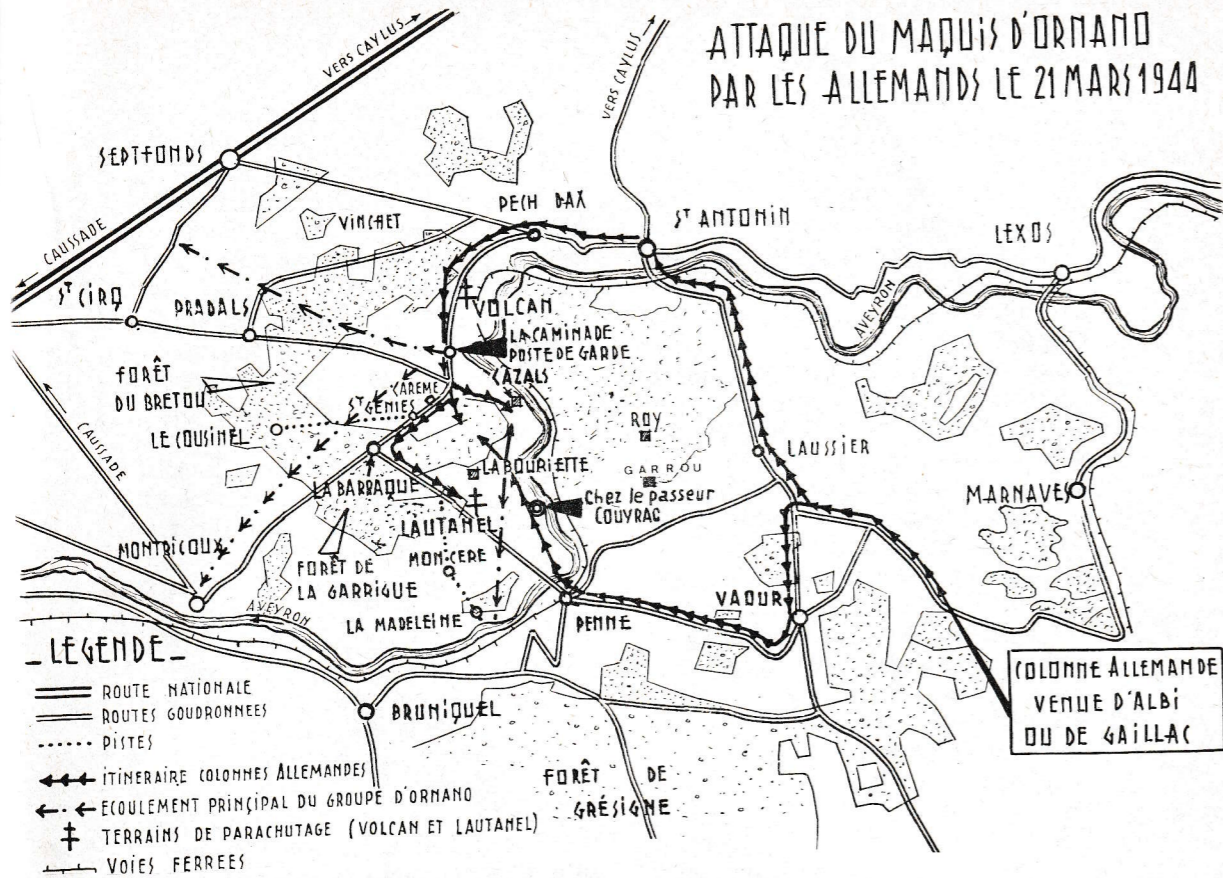
2. C.O.P.A.-S.A.P. : Commission des Opérations de Parachutage, Atterrissage, devenue : Service d'Atterrissage et de Parachutage.

terminé. Mais il restait à camoufler les containers chez le directeur de fours à chaux de Saint-Antonin.

## L'ATTAQUE DU MAQUIS

Le printemps surprit les jeunes gens, en fin de nuit, sur le terrain de parachutage ; vers 3 h 30, le drame commençait : deux colonnes ennemies montaient à l'assaut du camp ; elles venaient du Tarn, par Vaour, et opéraient une manœuvre d'encerclement. L'une d'elles monte par Penne et Couyrac, chemin de repli choisi par le maquis, grimpe par la falaise... L'autre passe par Saint-Antonin et par la route nationale 658 ; elle est motorisée et opère un mouvement tournant pour prendre la Bourriette en tenaille. Mais, à la hauteur de la bergerie des Vinchets, elle se heurte au poste de protection du maquis qui ouvre le feu, donnant l'alerte et obligeant les Allemands à stopper d'abord, puis à riposter. C'est Albert Tristchler, dit *Bébert*, qui s'élançe le premier et tire vers les phares, probablement. Il est blessé et fait prisonnier. L'équipe du S.A.P. continue de ranger les appareils de radio malgré le bruit des voitures et les rafales de mitraillettes, croyant « à la nervosité » de l'équipe de garde ; il faut que les commandements en allemand soient parfaitement perceptibles pour que soit lancé un *sauve-qui-peut général*. Toutefois, avant de quitter les lieux, les officiers du S.A.P. ont une brève concertation pour décider s'il convenait de faire sauter le poste radio ou de mettre le feu à toute la voiture : il était trop tard, les Allemands étaient trop proches. Les papiers sont hâtivement enterrés vers la falaise par deux hommes qui, par une marche zigzagante, parviennent, au jour, à Cazals, traversent l'Aveyron et tentent de gagner le Roig. Mais, à 13 ou 14 heures, ils se retrouvent à

## ATTAQUE DU MAQUIS D'ORNANO PAR LES ALLEMANDS LE 21 MARS 1944



Vaour ; vers 18 heures, ils atteignent Vindrac, toujours dans le Tarn, à plus de cinquante kilomètres du terrain *Volcan* ! Ils se restaurent dans l'hôtel des officiers allemands et passent la nuit avant de prendre un train pour Toulouse. Pendant ce temps, le parachuté de cette nuit de printemps avait suivi l'un des hommes du S.A.P. de Montauban : c'était l'adjoint à l'officier d'opérations de la Région R. 5<sup>3</sup>.

Cependant, à la Bourriette et à Lautanel, l'ordre avait été donné de *décrocher sans délai*. Le gros du maquis put s'écouler par la Croix de Martre vers Moncére et La Madeleine ; certains veulent gagner le Roig, mais ne peuvent traverser la rivière. A Couyrac, la maison du *passseur* a reçu la visite des Alle-

3. R.5 : Région de l'ouest du Massif Central. Le Tarn-et-Garonne était compris dans la R.4

mands qui ont laissé des sentinelles. Envoyé en mission par le second (le chef *Jacques* était absent), le jeune Bernard Martel est tué à bout portant, et son corps laissé sur place par ses assassins.

Mais que s'était-il passé aux Vinchets d'abord, à la Bourriette et à Lautanel ensuite ? Dès qu'ils eurent reconnu que le bruit de moteurs provenait d'un convoi automobile, les cinq hommes du poste de garde firent, dans la nuit, le signal d'arrêt, ce qui arrêta le camion de tête à 30 ou 40 mètres. Des ordres, donnés en allemand, ne laissèrent aucun doute possible : c'était un convoi ennemi ! C'est alors que Tristchler se précipita en avant et déchargea son arme ; la réplique fut immédiate, une mitrailleuse ou un fusil-mitrailleur entra en action, tandis que les soldats ennemis se déployaient en tirailleurs et firent Tristchler prisonnier. Ses camarades, protégés par la murette de pierres,

coururent vers le bois le plus proche, au milieu du crépitement des mitrailleuses. *René, l'Alsacien*, bien que blessé, put gagner la ferme de Barganelle où il fut soigné et camouflé ; les trois autres jeunes gens purent donner l'alerte sur le terrain *Volcan* d'où ils se replièrent avec l'équipe du parachutage, vers la Bourriette. Quatre hommes furent envoyés à la Croix-Haute, au carrefour de Caminade, lequel était déjà occupé par les attaquants. Ils bifurquèrent alors sur Cazals pour monter au Roig. Quant aux gardiens de Caminade, ils avaient fait feu sur les premiers ennemis reconnus, conformément aux ordres reçus, puis s'étaient cachés dans les broussailles de la falaise pour éviter l'encerclement.

C'est vers 9 heures que la Bourriette commença à brûler et, deux heures après la fin de ce duel inégal, les vieux murs et les charpentes brûlaient encore...

Trois corps de maquisards se trouvaient dans le brasier, en partie sous des couvertures qui achevaient de se consumer, l'un d'eux mutilé au-dessus d'une cheville... A côté, la citerne était en ruine et cachait deux autres corps. A Lautanel, c'était un spectacle analogue : marmites percées par les balles, provisions répandues, papiers réduits en cendres, murs en ruines, mais pas de traces de combat comme à la Bourriette où les branches cassées par les projectiles, les éclats de grenades, les débris de toutes sortes qui jonchaient le sol prouvaient qu'il y avait eu riposte ; d'ailleurs, des traces de sang contre un mur étaient encore fraîches, lorsque les premiers témoins oculaires pénétrèrent dans les fermes abandonnées.

Ainsi, de l'aube, 5 heures venaient de sonner au clocher de Cazals, lorsque les camions prirent contact avec le groupe de garde aux Vinchets ; jusqu'à la fin de la matinée,

la bataille avait fait rage ; la garde avait tiré *coup par coup*, tandis que les ennemis tiraient par rafales, puis à la fin, à court de munitions, les maquisards ont tiré au revolver ; enfin, les coups se sont espacés de part et d'autre... De l'héroïque défense contre les assaillants, il ne restait comme témoins que des douilles et des chapeaux de grenades Gammont et puis des corps carbonisés, méconnaissables : deux dans le hangar, un troisième dans le réfectoire. Il restait aussi les traces de la barbarie nazie : deux autres corps placés la tête en bas, dans la citerne éboulée, qui sont découverts par le fossoyeur et un maçon de Penne venus avec le maire de cette commune et le garde-champêtre pour la mise en bière des dépouilles mortuaires de la Bourriette. Les cercueils furent déposés provisoirement derrière la bergerie de la Bourriette, avec une croix à la tête de chaque tombe (4), où était indiqué le signalement de chaque corps avec la mention *Mort pour la France*. Les identifications laborieuses permirent de savoir que les deux cadavres découverts dans la citerne étaient ceux d'Albert Tristchler et d'André Rigobert, *Bébert* et *Olive* ; le premier fait prisonnier, comme on le sait, aux Vinchets, le second sur la crête de la falaise ; tous deux fusillés derrière un mur de la Bourriette, Albert Tristchler en chantant

*Vous n'aurez pas  
l'Alsace et la Lorraine,  
Et malgré tout,  
nous resterons Français !*

Deux blessures par balles à la tête des deux jeunes gens ne laissaient aucun doute sur leur exécution.

4. Des inscriptions hostiles aux Allemands auraient été à l'origine de la profanation des tombes par les troupes ennemies en manœuvre. De nouvelles croix, peintes en noir, auraient remplacé les premières, arrachées et jetées dans le terrain vague.

moyens mis en œuvre : le village de Penne fut cerné dès le début de l'attaque par des sentinelles placées tous les cinquante mètres autour du village ; une trentaine d'hommes se sont dirigés par le chemin vicinal du Ségala, vers Cazals, par Couyrac et Régis ; deux pièces d'artillerie de 77 furent placées : l'une, à l'intersection des routes de Penne à Saint-Antonin et de Penne à Vaour ; l'autre, en batterie, à l'intersection de la voie ferrée Montauban-Lexos et de la route de la gare, au pied du village. Jusqu'à la fin de l'après-midi, des patrouilles ont circulé dans Penne, escaladant les rochers où se dressent les ruines du château féodal.

Sur les lieux du combat, tous les Mongols étaient armés de mitraillettes, de grenades, de mortiers, de fusils-mitrailleurs. Au près du poste de garde de la Caminade, une mitrailleuse lourde, à bande souple, était placée sur la butte et croisait ses feux avec une autre, placée en contre-bas, interdisant toute la route. Un peu partout, des fusils-mitrailleurs. Vers la fin de la matinée, un mortier fut placé sous le hangar de la Bourriette et tirait en direction de Lautanel. Enfin, vers Penne, trois canons armés et mis en position dirigeaient leur tir vers le camp.

Une troisième constatation : tandis que cinq camions étaient venus porter les troupes ennemies à pied d'œuvre par la route de Saint-Antonin, six groupes de vingt hommes interdisaient le chemin prévu pour le repli : des soldats ennemis étaient placés tout le long de la falaise surplombant l'Aveyron et le commandant allemand était juché sur le point culminant du chemin des loups, d'où il pouvait surveiller à la fois l'attaque du camp et la route vers l'Aveyron... Le commandement allemand était donc parfaitement au courant des directives

données, puisque la retraite était coupée et que les deux fermes occupées par le maquis devaient être prises au moment de la jonction des deux colonnes, celle de la route N 658 et celle qui était montée par la falaise, c'est-à-dire au moment où la tenaille se serait refermée sur elles...

La présence des jeunes gens était trop connue des fermes environnantes, mais aussi à Penne, pour qu'il n'y ait pas eu dénonciation. Les soupçons se sont portés sur plusieurs personnes, dont l'attitude fut jugée, à bon droit, suspecte.

\*  
\* \*

Plus d'un quart de siècle après cet épisode sanglant à ajouter au martyrologe des maquis, il est bon de souligner le courage de ces jeunes gens de 20 ans, morts les armes à la main, à l'aube d'un printemps qui, avant de finir, vit la victoire du débarquement allié, tant attendu !

France-L. FÉRAL,  
*professeur d'histoire,  
Membre du Comité d'Histoire  
de la Deuxième guerre mondiale.*

*N.D.L.R. — Cet article est paru en extrait des actes du XXVI<sup>e</sup> congrès d'études régionales (Castres, juin 1970). Nous avons reçu, de Mme Baudé, un rassemblement de témoignages, réalisé par un groupe de résistants du Tarn-et-Garonne, relatif aux maquis d'Ornano et Bir-Akeim et qui donne aussi un compte-rendu de cet épisode tragique, évidemment d'accord avec le récit ci-dessus.*

**R4 ne dispose  
d'autres moyens financiers  
que ses abonnements  
et le soutien que lui apportent  
ceux qui s'intéressent  
à la Résistance.**

# RESISTANCE R4

Revue trimestrielle — N° 3  
Mars 1978 \*\*\* - Prix : 15 Frs  
(par abonnements annuels seulement)

QUICONQUE ÉCRIT L'HISTOIRE  
DE SON TEMPS DOIT S'ATTENDRE  
QU'ON LUI REPROCHE TOUT CE  
QU'IL A DIT...  
ET TOUT CE QU'IL N'A PAS DIT...  
VOLTAIRE.

(Lettre à Valentin-Philippe de Rocheret,  
14 avril 1772.)



## SOMMAIRE

Colonel Monnet : Propos . . . . .	1
Courrier des lecteurs . . . . .	6
Pierre Péré : Le bataillon de l'Armagnac . . . . .	7
A.M. Sanz : Les réfugiés espagnols dans la résistance . . . . .	16
C. Pierdona : Les guerilleros dans le Gers . . . . .	21
Paul Bajon . . . . .	24
France-L. Féral : L'attaque d'un maquis de l'armée secrète dans le Tarn-et-Garonne . . . . .	25
Roland Tartayre : Les groupes A.S. Vény dans leur secteur du Lot (suite et fin) . . . . .	33
Roger Echeine : Un parachutage . . . . .	38
Documents :	
Appel du Préfet du Gers du 22 juin 1944 . . . . .	39
« Quarante-quatre » du 19 août 1944 . . . . .	40
Jean Cassou : Georges Friedmann . . . . .	41
Lettre d'adieu de Marcel Langer . . . . .	41

*Document saisi sur un feldgendarme, lors de la bataille de l'Isle-en-Jourdain des 19 et 20 août 1944 par le bataillon de l'Armagnac, probablement un avis de recherche.*

*Il s'agit d'un groupe de maquisards inconnus fait prisonniers par les troupes allemandes à l'automne 1943. Lieu non identifié. Noter qu'ils ont les mains attachées derrière le dos.*

*Qui étaient-ils ? Que sont-ils devenus ? ces combattants de l'ombre...*